

LES ÉTRENNES

LEUR ORIGINE.

Tout le monde sait que les Romains donnèrent le nom de *strenae*, étrennes, à quelques branches d'arbre coupées dans un bois consacré à *Strenua*, déesse de la force et du courage, et que l'on présentait à *Tatius*, roi des Sabins, le premier jour de l'an. On étendit ensuite ce nom à tous les présents qui se faisaient à pareil jour.

Il ne faut pas croire pour cela que l'usage de donner des étrennes au commencement de l'année n'était pas encore connu avant cette époque. Remontez encore plus haut dans les temps, et vous verrez que cet usage était suivi dans les Gaules avant le règne du contemporain de Romulus.

Le souverain pontife des druides se rendait, à certains jours marqués, dans une forêt consacrée aux dieux ; il y coupait le gui, à l'aide d'une serpente d'or, et les druides d'un rang inférieur le distribuaient ensuite au peuple, par forme d'étrennes, au commencement de l'année. Vous voyez que dans la campagne de Rome les choses se passaient à peu près de même que dans le pays chartrain, principale résidence des prêtres de la Gaule.

L'usage des étrennes était, d'après ce que je viens de dire, une espèce d'institution religieuse que les peuples du *Latium* adoptèrent, et comme ils n'avaient point de nom dans leur langue pour l'exprimer, ils lui en donnèrent un tiré de la chose même.

Cette institution une fois établie, on n'y remarque plus que quelques variations dans la forme et dans la nature des présents. Les personnes les moins riches donnaient le plus ordinairement des figues, du miel et des dattes recouvertes d'une feuille d'or.

Auræ porrigitur Jani carvota Kalendis.

MART., lib. XII, EP. XXXVI.

Les clients y ajoutaient pour leurs patrons quelque petite pièce d'argent, et c'est ainsi qu'ils se montraient reconnaissants en cette occasion des bons repas auxquels ils étaient libéralement invités pendant tout le cours de l'année, et que les Romains appelaient *lectat ornat* [Suet. et Mart.], parce qu'ils étaient aussi complets que splendides. C'était assurément s'en tirer à bon marché, si nous comptons pour rien les petites servitudes imposées à la liberté.

Les étrennes s'élevaient plus haut, et franchissant le seuil du palais impérial, elles allaient jusqu'à *Auguste*, offertes par le peuple, les chevaliers et le sénat. Comme l'empereur employait ces étrennes à acheter des statues pour la décoration des temples, il est vraisemblable que ces présents n'étaient autre chose que de l'argent. L'empereur était-il absent, on portait au Capitole les offrandes qui lui étaient destinées.

Tibère, qui tenait à se montrer généreux et magnifique dans le commencement de son règne, distribuait à ses amis, comme un appât à leur avidité intéressée, le quadruple des étrennes qu'il en avait reçues ; mais bientôt, fati-

gué de leurs importunités, qui se prolongeaient pendant tout le mois de janvier, il défendit que le temps des présents s'étendit au delà des calendes : tant pis pour ceux qui n'étaient pas en mesure pour ce jour-là, et tant mieux pour l'épargne de l'empereur ! C'était un homme fort habile que Tibère ; il s'entendait fort bien à arranger les choses au gré de son intérêt.

Voyez-vous, le premier jour de l'an, dans le vestibule du palais impérial, un homme au front large et menaçant, tendre la main à tous ceux qui se présentent ? C'est Caligula¹ recevant l'argent qu'on verse à pleines mains devant lui. On est tenté, tant il y a de basse avidité dans un pareil acte, d'accuser l'historien d'exagération ; mais il l'affirme en des termes qui ne laissent pas de place au doute.

Et pourtant ce tribut imposé par la tyrannie, l'imbécillité de Claude en délivra les Romains. Le peuple ne renonça pas toutefois à l'usage des étrennes ; il y voyait sans doute un des plus anciens, mais aussi un des derniers anneaux de la société civile. Un sentiment de conservation s'y rattachait. Malgré les édits de ses maîtres, et, dans les premiers siècles de l'Église, il ne manqua pas d'envoyer des présents, intéressés peut-être, mais qu'importe ? aux magistrats et aux empereurs chrétiens.

À Rome, le premier jour de l'an, ainsi que le dernier, étaient consacrés à Janus, le dieu au double visage, dont l'un regardait le passé, l'autre l'avenir. Sacrifices, danses, festins, se célébraient dans ce grand jour. Les uns se revêtaient d'habits neufs, les autres travaillaient dans l'espérance d'écarter loin d'eux la paresse durant le cours de la nouvelle année ; partout éclataient des vœux et des souhaits ; point de paroles de mauvais augure, point d'actes de rigueur ; la justice déposant ce jour-là son terrible glaive ; aussi quelles plaintes ne firent pas entendre les Romains, quand Tibère ne craignit pas, le premier jour de l'an, d'envoyer Sabinus au supplice² !

Les chrétiens conservèrent quelques-unes de ces superstitions, en ajoutèrent même de nouvelles, et les choses en vinrent au point que le sixième concile, tenu en 680, fut obligé de condamner les calendes.

Mais quand les étrennes devinrent un signe d'amitié et l'expression de la reconnaissance, sans mélange de paganisme, l'Église cessa de les proscrire, et l'usage s'en est conservé jusqu'à nous.

Aux figues, aux dattes et au miel des Romains, symboles heureux d'une vie douce et tranquille, on a vu succéder chez nous les surreries et les bonbons. Au reste, on se visite, on s'embrasse encore, en dépit des attaques chagrines de quelques réformateurs maladroits. Mais, disent-ils, tous ces souhaits ne sont pas sincères, toutes ces démonstrations d'amitié ne partent pas du cœur ; les convenances, la politique, l'intérêt, le respect humain, dirigent les pas du plus grand nombre de ceux qui ne se sont pas encrêés affranchis de cet usage. Je ne le nie pas ; mais cette fête, quoi que vous en disiez, esprits moroses et superbes, est encore une occasion de rapprochements dans les familles, entre toutes

1. Suet. *Calig.*

2. Tac. *Ann.*, lib. IV.